

matelots; son désintéressement était tel, qu'après ces courses fructueuses qu'il avait faites il mourut presque pauvre. Il était assis d'une modestie extrême. Il a laissé des Mémoires qui, publiés une première fois sans son autorisation en 1730, parurent à Paris en 1740; depuis, il en a été publié un grand nombre d'éditions; la plus récente date de 1853. La vie de Duguay-Trouin a été écrite plusieurs fois, entre autres par l'abbé Manet et Charles Cunat, tous deux de Saint-Malo, et par Ad. Bodin (Paris, 1866, in-18).

La statue de cet intrépide marin, œuvre de Molchath, décore l'ancienne place d'Armes de Saint-Malo, qui porte aujourd'hui le nom de place Duguay-Trouin; on voit, en outre, à la mairie de la même ville, son portrait en pied, et au musée de Versailles sa statue de marbre noir de Carrare exécutée par Dupasquier.

— Bibliogr. Duguay-Trouin, Mémoires depuis 1689 jusqu'à 1712, publiés par Pierre de Villepointoux (Paris, 1730, 2 vol. in-12); par Pierre-François Godard de Beauchamps (Paris, 1740, in-4°, ou 2 vol. in-12; Amsterdam, 1748, 2 vol. in-12); trad. en angl. (Londres, 1748, 2 vol. in-12); Thomas, Éloge de Duguay-Trouin, lieutenant général des armées navales (Paris, 1761, in-8°), couronné par l'Académie française; trad. en allem. (Carlsruhe, 1764, in-8°); ouïs, Éloge de Duguay-Trouin (Marseille, 1761, in-8°); Richer, Vie de Duguay-Trouin (Paris, 1784, in-18; 1802, in-12; 1812, in-12; 1816, in-12; 1835, in-12; Troyes, 1835, in-12); de La Landelle, Histoire de Duguay-Trouin (Paris, 1844, in-12).

Duguay-Trouin (STATUE DE), par Dupasquier; palais de Versailles. L'illustre marin est revêtu d'un riche costume militaire; il est décoré de l'ordre du Saint-Esprit et porte sur son baudrier les ordres de France et d'Espagne. Ses deux flancs de ses et de sa main droite, qui est baissée, et saisit de la main gauche la poignée de son épée. Il est coiffé d'un chapeau orné de plumes et surmonté d'une plume à gauche, vers la gauche, comme pour inviter son équipage à le suivre.

Cette statue, qui est le meilleur ouvrage de Dupasquier, a plus de 3 mètres de hauteur; primitivement, elle était destinée à décorer le pont Louis XVI (pont de la Concorde). Elle a été exposée, pour la première fois, au Salon de 1817, et réexposée en 1822. Révélé, qui en a donné une gravure au trait dans la Galerie des arts et de l'histoire (t. 427), dit que Dupasquier a représenté Duguay-Trouin à l'attaque de Rio-Janeiro, en 1711.

La Bourse de Nantes est décorée d'une statue de Duguay-Trouin, sculptée par de Bay père vers 1810.

Le musée de Versailles a deux portraits à l'huile de Duguay-Trouin, l'un qui a été attribué, sans preuve, à Largillière; l'autre qui est l'œuvre d'un artiste nommé Graincourt et qui décorait autrefois l'hôtel de la Marine, à Versailles. Le premier de ces portraits a été gravé, plus ou moins fidèlement, par Petit, par Bradel, par le pantographe de Gavard; lithographié par Bessé, etc. Un des plus anciens portraits gravés que l'on ait de Duguay-Trouin est l'œuvre de Larraissin. Le célèbre marin a le visage jeune et animé; il a une grande perrière et porte un habit par-dessus ses épaules. Au bas de l'ovale qui encadre le portrait à mi-corps, on voit les armoiries données par Louis XIV, les fleurs de lis et l'aigle, avec cette devise: Dedit hæc insignia virtuti. Il y a d'autres portraits de Duguay-Trouin gravés par A. de Lolive, par V. Vangelisty (1776), par Pierron, par Couché, par Landou (au trait), par Mme de Cernel (en couleur), etc.

DUGUÉ (Ferdinand), littérateur et écrivain dramatique, né à Paris en 1812. Il a composé des romans, des poésies et des pièces de théâtre, dont quelques-unes ont obtenu un assez grand succès. Nous citerons entre autres: la Semaine de Pâques (1835); Geoffrey Rudel (1838); Romains; Horizons de la poésie (1839); les Vols des heures (1839); les Poésies recueillies (1840); l'Odion; etc., recueils poétiques. Quant à ses œuvres dramatiques, elles sont assez nombreuses. Nous mentionnerons: Castille et Léon (1838); Gaffer (1839); les Phares (1848); drames en vers, représentés sur la scène de l'Odion; le Bernadin, comédie en trois actes et en vers; Ma-thurin Négrin, drame en vers (1843); la Misère (1850); Sébastien Rose (1851); Monsieur Picaudet (1851); Bouquaire; le Père des naufragés, drame en collaboration avec M. Dennery et qui eut un grand nombre de représentations; le Paradis perdu (1853); France de Sinters, drame en vers, représenté à l'Odion (1853); les Pirates de la Somme (1858), avec M. Anicet-Bourgeois; Carouche (1858), avec M. Dennery; la Fille du Tintoret (1859), avec M. Jahn; les Marquands de coco (1860), avec Anicet-Bourgeois; les Trente-deux de Jean Guyon (1861); la Fille du chiffonnier (1861), avec A. Bourgeois; la Bouquetière des Innocents (1862), avec A. Bourgeois; le Père de la Vierge, avec Denney, etc. Les drames de M. Dugué sont, en général, habilement charpentés, souvent intéressants, mais remplis de situations forcées et d'une médiocre valeur littéraire.

DUGUÉ (Charles-Oscar), publiciste et avocat américain, né à la Nouvelle-Orléans (États-Unis) en 1821. Il fut envoyé à Paris pour y faire ses études, puis retourna dans sa ville natale et s'y fit connaître à la fois comme avocat et comme journaliste. Il publia des Essais poétiques (1847); Milo ou la Mort de La Salle, et le Cygne ou Mingo (1852), drames tirés de légendes populaires, et prit, en 1852, la rédaction en chef du journal l'Orléanais.

DUGUÉ DE BAGNOLS (François), administrateur français, né vers 1615, mort en 1685. Il fut intendant de justice dans diverses provinces de la France, et se montra partout protecteur généreux des gens de lettres. Un de ceux qui eurent le plus souvent recours à ses services fut Chorier, l'auteur des Dialogues satiriques de Louise de Sévigné, qui échappa aux poursuites des gens de justice que grâce à la protection de Dugué, alors intendant des provinces du Dauphiné, du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais. Mais si le nom de Dugué est parvenu jusqu'à nous, il le doit surtout aux chansons de son genre, et moins de ses ouvrages, et aux lettres de Mme de Sévigné.

DUGUÉ DE LA FAUCONNERIE (Henri), administrateur et homme politique, né à Paris en 1835. Il suivit les cours de l'École de droit, se fit inscrire au barreau, et fut élu administrateur d'abord chef de cabinet du préfet de l'Orne, il devint successivement conseiller de préfecture dans la Mayenne et le Pas-de-Calais, sous-préfet à Saint-Jean-d'Angély et à Marignac, puis à Pombone en 1866. Vers cette époque, M. Dugué fut appelé à faire partie du conseil général de l'Orne, et le comice agricole de Mortagne le choisit pour son président. Lors des élections pour le Corps législatif, en 1869, M. Dugué de la Fauconnerie se porta candidat, avec l'appui du gouvernement, dans la deuxième circonscription de l'Orne, où il fut élu par 16,000 voix sur 22,000 votants, allié à gauche à la Chambre parmi les membres de l'extrême droite, et choisit pour chef de file MM. Granier de Cassagnac, Pinard et Jérôme David, son parent. Il fut, par conséquent, non seulement étranger, mais hostile au mouvement libéral, qui produisit dans la Chambre la fameuse interpellation des 116, et se fit remarquer par ses bruyantes et fréquentes interruptions. Lorsque, le 23 février 1870, le gouvernement fut interpellé sur la gauche sur la question de savoir s'il maintiendrait ou non le système des candidatures officielles, M. Dugué de la Fauconnerie crut devoir intervenir dans le débat et prononça sur la gauche sur la question de savoir s'il maintiendrait ou non le système des candidatures officielles. M. Dugué de la Fauconnerie crut devoir intervenir dans le débat et prononça son premier discours. Il fit l'histoire de la candidature gouvernementale de 1816 à 1852, à l'aide de citations retrospectives et de phrases d'une rhétorique ampoulée, laborieusement apprises par cœur, et se prononça pour le maintien des candidatures officielles, abandonnées par le ministère. Depuis lors, M. Dugué de la Fauconnerie s'est représenté sur ses lauriers et s'est borné à continuer son rôle d'interrompteur. « Grand, robuste, large d'épaules, le visage bien en point, une abondante chevelure noire qui tombe assez bas sur le front, une longue moustache descendant à la chinotte, voile, dit X. Feyerherm, M. Dugué de la Fauconnerie, c'est un ancien écrit: le Tribunal de la rote (1859, in-8°); la Bretagne et l'Empire (1861, in-8°). Ces ouvrages ne valent pas mieux que ses opinions politiques.

DUGUËRIEN (Louis), peintre français, né en 1850, mort vers 1890, excellait dans le genre de la miniature, peignit sur vélin les portraits des principaux personnages de son temps, orna des livres d'heures et des brvaires de peintures extrêmement remarquables. On cite notamment de lui un livre de prières pour le due de Guise, dans lequel il représenta, avec les attributs donnés aux saints, les plus jolies femmes de la cour. — Du GUËRIEN (Alexandre), fils de son père, il fut un des fondateurs de l'Académie de peinture. — Du GUËRIEN (Pierre), fils du précédent, né en 1614, mort en 1657. Il devint le meilleur peintre en émail de son temps. Ses portraits, dont le coloris est des plus brillants, sont fort estimés.

DU GUËRIEN. Ancienne famille de Bretagne, connue depuis le xix siècle. Elle avait pour chef, en 1380, Guillaume Du Guërien, seigneur de Broon, qui laissa deux fils. Le cadet, Bertrand Du Guërien, fut l'auteur d'une branche qui s'est perpétuée jusqu'au dernier siècle, et qui a fourni un rameau latéral existant également à la même époque. L'aîné, Renaud Du Guërien, mort en 1323, fut père de Bertrand Du Guërien, comte de Blois, qui ne laissa pas d'enfants légitimes, d'Olivier Du Guërien, qui accompagna son frère dans la plupart de ses expéditions et ne laissa pas non plus d'héritiers, et de deux autres fils qui moururent sans avoir été mariés.

DU GUËRIEN (Bertrand), comte de Blois, un des plus grands hommes de guerre de notre pays. Il naquit, à ce que l'on croit, vers l'an 1314, au château de Guërien, près de Rennes (Ille-et-Vilaine), et mourut en 1380, sous les murs de Châteauneuf-Randon, près du Puy-en-Velay. Froissart l'appelle Du Guërien, et ce nom a prévalu; mais les documents le nomment

Glaouquin, Gléaquin, Glayaquin, Glesquin, Gleyquin, Claiquin. Dans tous les cas, il est d'origine bretonne et personnellement il croit descendre d'un roi maure nommé Hakin, qui aux environs de Bayonne, vers l'an 1000, le langage aurait chassé du pays — Charlemagne n'alla jamais en Bretagne — vers l'an 775. Il est plus probable que la famille de Du Guërien était une branche de celle de Dinan. Quel qu'il en soit, par ses alliances avec les Rohan, les Craon et autres maisons illustres de la province, elle était dès longtemps tenue en haute estime dans le monde féodal du xiv siècle. D'après Froissart et d'Argentré, deux chevaliers de la famille Du Guërien, Olivier et Bertrand, avaient suivi Geoffroy de Bouillon en Palestine lors de la première croisade.

Du Guërien était l'aîné de dix enfants: la nature ne l'avait pas avantageé sous le rapport physique. On lit dans un manuscrit en vers de la Bibliothèque impériale (n° 7224):

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant, Je crois qu'il n'est si laid de Rennes et Dinan. Du Guërien, dit-il, n'était pas un héros. Le père et la mère se le hésaient tant...

La légende lui donne d'aillieurs une stature moyenne, et teint brun, de nez camus, des yeux verts, de larges épaules, de longs bras et de petites mains. Ses manières étaient à l'avant-garde de son siècle, malicieuses et divers en conseil. Un jour, en attendant le départ d'un compagnon de son âge en petites troupes, puis les battait et les blessait les uns après les autres. Son père fut même obligé de l'enfermer à cause de ses méfaits. Pourtant une demoiselle Tiphaine, dont il devait faire sa femme, prédit dès lors qu'il deviendrait un grand chevalier.

Les mauvais traitements que son humeur lui faisait encourir le rendirent encore plus farouche. Quand on essayait de l'humilier, il se mettait en fureur, prenait un bâton et frappait sans regarder. Cela ne l'empêcha pas de devenir bon enfant et prodigue, mais néanmoins il ne fut endurant à aucune époque de sa vie. Il ne fut pas possible de lui apprendre à lire; de guerre lasse, son précepteur l'abandonna. Le maître d'armes eut plus de succès. A seize ans, il se rend à Rennes et torse un athlète vainqueur de douze compétiteurs. Un tournoi donné en 1338, à l'occasion du mariage de Jeanne de Penthièvre héritière du duc de Bretagne, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, fournit au jeune Du Guërien, au moyen de faire connaître au loin. Toute la noblesse de France et d'Angleterre y fut convoquée. Renaud Du Guërien, père de Bertrand, s'y était rendu et avait laissé son fils au château. L'année âgée de seize ans, fut contraint, pour y venir, de monter sur une jument de haras, son père ayant emmené tous ses chevaux. Dans ce piètre équipage, il alla se mêler à la fête, pendant que Bertrand, qui se distinguait à la vue des chevaliers les plus illustres du temps. Un gentilhomme vaincu sortit de la lice. Bertrand le suit jusqu'à sa maison, lui expose son rôle de combattant et finit par le persuader de lui prêter son cheval, ses armes et son équipement. Du Guërien arrive sur la lice, se fait ouvrir la barrière et demande à combattre. Son début fut magnifique. Il remporta six victoires, et fut couronné de lauriers sur le terrain. Renaud Du Guërien se présente pour venger le chevalier mis à terre; mais son fils, qui le reconnaît à sa cotte d'armes et à son écu, refuse le combat. Néanmoins, il fourna douze coups dans lesquels il fut constamment vainqueur. Dans la dernière rencontre, un coup de lance lui ayant enlevé la visière de son casque, son père le reconnut et l'emporta en triomphe. Il eut le prix de la lutte, qu'il alla offrir généreusement au chevalier qui lui avait prêté son cheval et ses armes.

Il n'en fallait pas plus pour illustrer un homme de guerre au xiv siècle. Bertrand Du Guërien devint en un moment le lion du jour. Il avait pris pour devise: Notre-Dame-Guërien, et cette devise, inscrite sur son écu, devint la terreur des chevaliers sur le champ de bataille comme dans les fêtes de la noblesse.

La fameuse querelle de Jean de Montfort et de Charles de Blois, aspirant tous deux au duché de Bretagne, ne tarda pas à donner lieu à Bertrand Du Guërien l'occasion qu'il cherchait de se faire une renommée qui ne fut pas appuyée sur des succès de tournoi. Il prit parti pour le comte de Blois et assista au siège de Landerneau, où les Anglais avaient pris, ayant été mis en liberté à charge de payer une caution, Bertrand Du Guërien fut de nombre des gentilshommes, parmi lesquels était aussi le sire de Beaumanoir, qui se rendit à Londres afin de remettre entre les mains d'Édouard III les deux fils du comte de Blois, envoyés en otages au roi d'Angleterre. On cite la fameuse réponse qu'il fit à Édouard III: « Vous observerez que, si vous l'observez, vous vous-même, et nous le remportons si vous le rompez. »

De retour en France, il rendit des services dans la guerre d'escarmouches qui suivit, et se rendit en liberté du comte de Blois. C'était

l'année de la funeste bataille de Poitiers. Bertrand Du Guëclin, assisté de trois compagnons d'armes, tandis que le gros de ses forces était caché à quelque distance, s'en chargea sur le pont de Fougères, en costume de bûcheron, ayant sur le dos une charge de bois; la porte s'ouvrit; il assomma la garde avec l'aide de ses acolytes et força la place à se rendre. La même année, l'accomplissement d'un fait d'armes encore plus surprenant. Une armée anglaise assiégeait la ville. Du Guëclin, escorté de cent hommes d'armes, pénétra à la pointe du jour dans le camp ennemi, frappa à tort et à travers sur les Anglais à deux chevaux de la famille Du Guëclin, Olivier et Bertrand, avaient suivi Geoffroy de Bouillon en Palestine lors de la première croisade.

Du Guëclin était l'aîné de dix enfants: la nature ne l'avait pas avantageé sous le rapport physique. On lit dans un manuscrit en vers de la Bibliothèque impériale (n° 7224):

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant, Je crois qu'il n'est si laid de Rennes et Dinan. Du Guëclin, dit-il, n'était pas un héros. Le père et la mère se le hésaient tant...

La légende lui donne d'aillieurs une stature moyenne, et teint brun, de nez camus, des yeux verts, de larges épaules, de longs bras et de petites mains. Ses manières étaient à l'avant-garde de son siècle, malicieuses et divers en conseil. Un jour, en attendant le départ d'un compagnon de son âge en petites troupes, puis les battait et les blessait les uns après les autres. Son père fut même obligé de l'enfermer à cause de ses méfaits. Pourtant une demoiselle Tiphaine, dont il devait faire sa femme, prédit dès lors qu'il deviendrait un grand chevalier.

Les mauvais traitements que son humeur lui faisait encourir le rendirent encore plus farouche. Quand on essayait de l'humilier, il se mettait en fureur, prenait un bâton et frappait sans regarder. Cela ne l'empêcha pas de devenir bon enfant et prodigue, mais néanmoins il ne fut endurant à aucune époque de sa vie. Il ne fut pas possible de lui apprendre à lire; de guerre lasse, son précepteur l'abandonna. Le maître d'armes eut plus de succès. A seize ans, il se rend à Rennes et torse un athlète vainqueur de douze compétiteurs. Un tournoi donné en 1338, à l'occasion du mariage de Jeanne de Penthièvre héritière du duc de Bretagne, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, fournit au jeune Du Guërien, au moyen de faire connaître au loin. Toute la noblesse de France et d'Angleterre y fut convoquée. Renaud Du Guërien, père de Bertrand, s'y était rendu et avait laissé son fils au château. L'année âgée de seize ans, fut contraint, pour y venir, de monter sur une jument de haras, son père ayant emmené tous ses chevaux. Dans ce piètre équipage, il alla se mêler à la fête, pendant que Bertrand, qui se distinguait à la vue des chevaliers les plus illustres du temps. Un gentilhomme vaincu sortit de la lice. Bertrand le suit jusqu'à sa maison, lui expose son rôle de combattant et finit par le persuader de lui prêter son cheval, ses armes et son équipement. Du Guërien arrive sur la lice, se fait ouvrir la barrière et demande à combattre. Son début fut magnifique. Il remporta six victoires, et fut couronné de lauriers sur le terrain. Renaud Du Guërien se présente pour venger le chevalier mis à terre; mais son fils, qui le reconnaît à sa cotte d'armes et à son écu, refuse le combat. Néanmoins, il fourna douze coups dans lesquels il fut constamment vainqueur. Dans la dernière rencontre, un coup de lance lui ayant enlevé la visière de son casque, son père le reconnut et l'emporta en triomphe. Il eut le prix de la lutte, qu'il alla offrir généreusement au chevalier qui lui avait prêté son cheval et ses armes.

Il n'en fallait pas plus pour illustrer un homme de guerre au xiv siècle. Bertrand Du Guërien devint en un moment le lion du jour. Il avait pris pour devise: Notre-Dame-Guërien, et cette devise, inscrite sur son écu, devint la terreur des chevaliers sur le champ de bataille comme dans les fêtes de la noblesse.

La fameuse querelle de Jean de Montfort et de Charles de Blois, aspirant tous deux au duché de Bretagne, ne tarda pas à donner lieu à Bertrand Du Guërien l'occasion qu'il cherchait de se faire une renommée qui ne fut pas appuyée sur des succès de tournoi. Il prit parti pour le comte de Blois et assista au siège de Landerneau, où les Anglais avaient pris, ayant été mis en liberté à charge de payer une caution, Bertrand Du Guërien fut de nombre des gentilshommes, parmi lesquels était aussi le sire de Beaumanoir, qui se rendit à Londres afin de remettre entre les mains d'Édouard III les deux fils du comte de Blois, envoyés en otages au roi d'Angleterre. On cite la fameuse réponse qu'il fit à Édouard III: « Vous observerez que, si vous l'observez, vous vous-même, et nous le remportons si vous le rompez. »

De retour en France, il rendit des services dans la guerre d'escarmouches qui suivit, et se rendit en liberté du comte de Blois. C'était

l'année de la funeste bataille de Poitiers. Bertrand Du Guesclin, assisté de trois compagnons d'armes, tandis que le gros de ses forces était caché à quelque distance, s'en chargea sur le pont de Fougères, en costume de bûcheron, ayant sur le dos une charge de bois; la porte s'ouvrit; il assomma la garde avec l'aide de ses acolytes et força la place à se rendre. La même année, l'accomplissement d'un fait d'armes encore plus surprenant. Une armée anglaise assiégeait la ville. Du Guesclin, escorté de cent hommes d'armes, pénétra à la pointe du jour dans le camp ennemi, frappa à tort et à travers sur les Anglais à deux chevaux de la famille Du Guesclin, Olivier et Bertrand, avaient suivi Geoffroy de Bouillon en Palestine lors de la première croisade.

Du Guesclin était l'aîné de dix enfants: la nature ne l'avait pas avantageé sous le rapport physique. On lit dans un manuscrit en vers de la Bibliothèque impériale (n° 7224):

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant, Je crois qu'il n'est si laid de Rennes et Dinan. Du Guesclin, dit-il, n'était pas un héros. Le père et la mère se le hésaient tant...

La légende lui donne d'aillieurs une stature moyenne, et teint brun, de nez camus, des yeux verts, de larges épaules, de longs bras et de petites mains. Ses manières étaient à l'avant-garde de son siècle, malicieuses et divers en conseil. Un jour, en attendant le départ d'un compagnon de son âge en petites troupes, puis les battait et les blessait les uns après les autres. Son père fut même obligé de l'enfermer à cause de ses méfaits. Pourtant une demoiselle Tiphaine, dont il devait faire sa femme, prédit dès lors qu'il deviendrait un grand chevalier.

Les mauvais traitements que son humeur lui faisait encourir le rendirent encore plus farouche. Quand on essayait de l'humilier, il se mettait en fureur, prenait un bâton et frappait sans regarder. Cela ne l'empêcha pas de devenir bon enfant et prodigue, mais néanmoins il ne fut endurant à aucune époque de sa vie. Il ne fut pas possible de lui apprendre à lire; de guerre lasse, son précepteur l'abandonna. Le maître d'armes eut plus de succès. A seize ans, il se rend à Rennes et torse un athlète vainqueur de douze compétiteurs. Un tournoi donné en 1338, à l'occasion du mariage de Jeanne de Penthièvre héritière du duc de Bretagne, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, fournit au jeune Du Guesclin, au moyen de faire connaître au loin. Toute la noblesse de France et d'Angleterre y fut convoquée. Renaud Du Guesclin, père de Bertrand, s'y était rendu et avait laissé son fils au château. L'année âgée de seize ans, fut contraint, pour y venir, de monter sur une jument de haras, son père ayant emmené tous ses chevaux. Dans ce piètre équipage, il alla se mêler à la fête, pendant que Bertrand, qui se distinguait à la vue des chevaliers les plus illustres du temps. Un gentilhomme vaincu sortit de la lice. Bertrand le suit jusqu'à sa maison, lui expose son rôle de combattant et finit par le persuader de lui prêter son cheval, ses armes et son équipement. Du Guesclin arrive sur la lice, se fait ouvrir la barrière et demande à combattre. Son début fut magnifique. Il remporta six victoires, et fut couronné de lauriers sur le terrain. Renaud Du Guesclin se présente pour venger le chevalier mis à terre; mais son fils, qui le reconnaît à sa cotte d'armes et à son écu, refuse le combat. Néanmoins, il fourna douze coups dans lesquels il fut constamment vainqueur. Dans la dernière rencontre, un coup de lance lui ayant enlevé la visière de son casque, son père le reconnut et l'emporta en triomphe. Il eut le prix de la lutte, qu'il alla offrir généreusement au chevalier qui lui avait prêté son cheval et ses armes.

Il n'en fallait pas plus pour illustrer un homme de guerre au xiv siècle. Bertrand Du Guesclin devint en un moment le lion du jour. Il avait pris pour devise: Notre-Dame-Guërien, et cette devise, inscrite sur son écu, devint la terreur des chevaliers sur le champ de bataille comme dans les fêtes de la noblesse.

La fameuse querelle de Jean de Montfort et de Charles de Blois, aspirant tous deux au duché de Bretagne, ne tarda pas à donner lieu à Bertrand Du Guesclin l'occasion qu'il cherchait de se faire une renommée qui ne fut pas appuyée sur des succès de tournoi. Il prit parti pour le comte de Blois et assista au siège de Landerneau, où les Anglais avaient pris, ayant été mis en liberté à charge de payer une caution, Bertrand Du Guesclin fut de nombre des gentilshommes, parmi lesquels était aussi le sire de Beaumanoir, qui se rendit à Londres afin de remettre entre les mains d'Édouard III les deux fils du comte de Blois, envoyés en otages au roi d'Angleterre. On cite la fameuse réponse qu'il fit à Édouard III: « Vous observerez que, si vous l'observez, vous vous-même, et nous le remportons si vous le rompez. »

De retour en France, il rendit des services dans la guerre d'escarmouches qui suivit, et se rendit en liberté du comte de Blois. C'était

l'année de la funeste bataille de Poitiers. Bertrand Du Guesclin, assisté de trois compagnons d'armes, tandis que le gros de ses forces était caché à quelque distance, s'en chargea sur le pont de Fougères, en costume de bûcheron, ayant sur le dos une charge de bois; la porte s'ouvrit; il assomma la garde avec l'aide de ses acolytes et força la place à se rendre. La même année, l'accomplissement d'un fait d'armes encore plus surprenant. Une armée anglaise assiégeait la ville. Du Guesclin, escorté de cent hommes d'armes, pénétra à la pointe du jour dans le camp ennemi, frappa à tort et à travers sur les Anglais à deux chevaux de la famille Du Guesclin, Olivier et Bertrand, avaient suivi Geoffroy de Bouillon en Palestine lors de la première croisade.

Du Guesclin était l'aîné de dix enfants: la nature ne l'avait pas avantageé sous le rapport physique. On lit dans un manuscrit en vers de la Bibliothèque impériale (n° 7224):

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant, Je crois qu'il n'est si laid de Rennes et Dinan. Du Guesclin, dit-il, n'était pas un héros. Le père et la mère se le hésaient tant...

La légende lui donne d'aillieurs une stature moyenne, et teint brun, de nez camus, des yeux verts, de larges épaules, de longs bras et de petites mains. Ses manières étaient à l'avant-garde de son siècle, malicieuses et divers en conseil. Un jour, en attendant le départ d'un compagnon de son âge en petites troupes, puis les battait et les blessait les uns après les autres. Son père fut même obligé de l'enfermer à cause de ses méfaits. Pourtant une demoiselle Tiphaine, dont il devait faire sa femme, prédit dès lors qu'il deviendrait un grand chevalier.

Les mauvais traitements que son humeur lui faisait encourir le rendirent encore plus farouche. Quand on essayait de l'humilier, il se mettait en fureur, prenait un bâton et frappait sans regarder. Cela ne l'empêcha pas de devenir bon enfant et prodigue, mais néanmoins il ne fut endurant à aucune époque de sa vie. Il ne fut pas possible de lui apprendre à lire; de guerre lasse, son précepteur l'abandonna. Le maître d'armes eut plus de succès. A seize ans, il se rend à Rennes et torse un athlète vainqueur de douze compétiteurs. Un tournoi donné en 1338, à l'occasion du mariage de Jeanne de Penthièvre héritière du duc de Bretagne, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, fournit au jeune Du Guesclin, au moyen de faire connaître au loin. Toute la noblesse de France et d'Angleterre y fut convoquée. Renaud Du Guesclin, père de Bertrand, s'y était rendu et avait laissé son fils au château. L'année âgée de seize ans, fut contraint, pour y venir, de monter sur une jument de haras, son père ayant emmené tous ses chevaux. Dans ce piètre équipage, il alla se mêler à la fête, pendant que Bertrand, qui se distinguait à la vue des chevaliers les plus illustres du temps. Un gentilhomme vaincu sortit de la lice. Bertrand le suit jusqu'à sa maison, lui expose son rôle de combattant et finit par le persuader de lui prêter son cheval, ses armes et son équipement. Du Guesclin arrive sur la lice, se fait ouvrir la barrière et demande à combattre. Son début fut magnifique. Il remporta six victoires, et fut couronné de lauriers sur le terrain. Renaud Du Guesclin se présente pour venger le chevalier mis à terre; mais son fils, qui le reconnaît à sa cotte d'armes et à son écu, refuse le combat. Néanmoins, il fourna douze coups dans lesquels il fut constamment vainqueur. Dans la dernière rencontre, un coup de lance lui ayant enlevé la visière de son casque, son père le reconnut et l'emporta en triomphe. Il eut le prix de la lutte, qu'il alla offrir généreusement au chevalier qui lui avait prêté son cheval et ses armes.

Il n'en fallait pas plus pour illustrer un homme de guerre au xiv siècle. Bertrand Du Guesclin devint en un moment le lion du jour. Il avait pris pour devise: Notre-Dame-Guërien, et cette devise, inscrite sur son écu, devint la terreur des chevaliers sur le champ de bataille comme dans les fêtes de la noblesse.

La fameuse querelle de Jean de Montfort et de Charles de Blois, aspirant tous deux au duché de Bretagne, ne tarda pas à donner lieu à Bertrand Du Guesclin l'occasion qu'il cherchait de se faire une renommée qui ne fut pas appuyée sur des succès de tournoi. Il prit parti pour le comte de Blois et assista au siège de Landerneau, où les Anglais avaient pris, ayant été mis en liberté à charge de payer une caution, Bertrand Du Guesclin fut de nombre des gentilshommes, parmi lesquels était aussi le sire de Beaumanoir, qui se rendit à Londres afin de remettre entre les mains d'Édouard III les deux fils du comte de Blois, envoyés en otages au roi d'Angleterre. On cite la fameuse réponse qu'il fit à Édouard III: « Vous observerez que, si vous l'observez, vous vous-même, et nous le remportons si vous le rompez. »

De retour en France, il rendit des services dans la guerre d'escarmouches qui suivit, et se rendit en liberté du comte de Blois. C'était

l'année de la funeste bataille de Poitiers. Bertrand Du Guesclin, assisté de trois compagnons d'armes, tandis que le gros de ses forces était caché à quelque distance, s'en chargea sur le pont de Fougères, en costume de bûcheron, ayant sur le dos une charge de bois; la porte s'ouvrit; il assomma la garde avec l'aide de ses acolytes et força la place à se rendre. La même année, l'accomplissement d'un fait d'armes encore plus surprenant. Une armée anglaise assiégeait la ville. Du Guesclin, escorté de cent hommes d'armes, pénétra à la pointe du jour dans le camp ennemi, frappa à tort et à travers sur les Anglais à deux chevaux de la famille Du Guesclin, Olivier et Bertrand, avaient suivi Geoffroy de Bouillon en Palestine lors de la première croisade.

Du Guesclin était l'aîné de dix enfants: la nature ne l'avait pas avantageé sous le rapport physique. On lit dans un manuscrit en vers de la Bibliothèque impériale (n° 7224):

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant, Je crois qu'il n'est si laid de Rennes et Dinan. Du Guesclin, dit-il, n'était pas un héros. Le père et la mère se le hésaient tant...

La légende lui donne d'aillieurs une stature moyenne, et teint brun, de nez camus, des yeux verts, de larges épaules, de longs bras et de petites mains. Ses manières étaient à l'avant-garde de son siècle, malicieuses et divers en conseil. Un jour, en attendant le départ d'un compagnon de son âge en petites troupes, puis les battait et les blessait les uns après les autres. Son père fut même obligé de l'enfermer à cause de ses méfaits. Pourtant une demoiselle Tiphaine, dont il devait faire sa femme, prédit dès lors qu'il deviendrait un grand chevalier.

Les mauvais traitements que son humeur lui faisait encourir le rendirent encore plus farouche. Quand on essayait de l'humilier, il se mettait en fureur, prenait un bâton et frappait sans regarder. Cela ne l'empêcha pas de devenir bon enfant et prodigue, mais néanmoins il ne fut endurant à aucune époque de sa vie. Il ne fut pas possible de lui apprendre à lire; de guerre lasse, son précepteur l'abandonna. Le maître d'armes eut plus de succès. A seize ans, il se rend à Rennes et torse un athlète vainqueur de douze compétiteurs. Un tournoi donné en 1338, à l'occasion du mariage de Jeanne de Penthièvre héritière du duc de Bretagne, avec Charles de Châtillon, comte de Blois, fournit au jeune Du Guesclin, au moyen de faire connaître au loin. Toute la noblesse de France et d'Angleterre y fut convoquée. Renaud Du Guesclin, père de Bertrand, s'y était rendu et avait laissé son fils au château. L'année âgée de seize ans, fut contraint, pour y venir, de monter sur une jument de haras, son père ayant emmené tous ses chevaux. Dans ce piètre équipage, il alla se mêler à la fête, pendant que Bertrand, qui se distinguait à la vue des chevaliers les plus illustres du temps. Un gentilhomme vaincu sortit de la lice. Bertrand le suit jusqu'à sa maison, lui expose son rôle de combattant et finit par le persuader de lui prêter son cheval, ses armes et son équipement. Du Guesclin arrive sur la lice, se fait ouvrir la barrière et demande à combattre. Son début fut magnifique. Il remporta six victoires, et fut couronné de lauriers sur le terrain. Renaud Du Guesclin se présente pour venger le chevalier mis à terre; mais son fils, qui le reconnaît à sa cotte d'armes et à son écu, refuse le combat. Néanmoins, il fourna douze coups dans lesquels il fut constamment vainqueur. Dans la dernière rencontre, un coup de lance lui ayant enlevé la visière de son casque, son père le reconnut et l'emporta en triomphe. Il eut le prix de la lutte, qu'il alla offrir généreusement au chevalier qui lui avait prêté son cheval et ses armes.

Il n'en fallait pas plus pour illustrer un homme de guerre au xiv siècle. Bertrand Du Guesclin devint en un moment le lion du jour. Il avait pris pour devise: Notre-Dame-Guërien, et cette devise, inscrite sur son écu, devint la terreur des chevaliers sur le champ de bataille comme dans les fêtes de la noblesse.

La fameuse querelle de Jean de Montfort et de Charles de Blois, aspirant tous deux au duché de Bretagne, ne tarda pas à donner lieu à Bertrand Du Guesclin l'occasion qu'il cherchait de se faire une renommée qui ne fut pas appuyée sur des succès de tournoi. Il prit parti pour le comte de Blois et assista au siège de Landerneau, où les Anglais avaient pris, ayant été mis en liberté à charge de payer une caution, Bertrand Du Guesclin fut de nombre des gentilshommes, parmi lesquels était aussi le sire de Beaumanoir, qui se rendit à Londres afin de remettre entre les mains d'Édouard III les deux fils du comte de Blois, envoyés en otages au roi d'Angleterre. On cite la fameuse réponse qu'il fit à Édouard III: « Vous observerez que, si vous l'observez, vous vous-même, et nous le remportons si vous le rompez. »

De retour en France, il rendit des services dans la guerre d'escarmouches qui suivit, et se rendit en liberté du comte de Blois. C'était

l'année de la funeste bataille de Poitiers. Bertrand Du Guesclin, assisté de trois compagnons d'armes, tandis que le gros de ses forces était caché à quelque distance, s'en chargea sur le pont de Fougères, en costume de bûcheron, ayant sur le dos une charge de bois; la porte s'ouvrit; il assomma la garde avec l'aide de ses acolytes et força la place à se rendre. La même année, l'accomplissement d'un fait d'armes encore plus surprenant. Une armée anglaise assiégeait la ville. Du Guesclin, escorté de cent hommes d'armes, pénétra à la pointe du jour dans le camp ennemi, frappa à tort et à travers sur les Anglais à deux chevaux de la famille Du Guesclin, Olivier et Bertrand, avaient suivi Geoffroy de Bouillon en Palestine lors de la première croisade.

Du Guesclin était l'aîné de dix enfants: la nature ne l'avait pas avantageé sous le rapport physique. On lit dans un manuscrit en vers de la Bibliothèque impériale (n° 7224):

Mais l'enfant dont je dis et dont je vois parlant, Je crois qu'il n'est si laid de Rennes et Dinan. Du Guesclin, dit-il, n'était pas un héros. Le père et la mère se le hésaient tant...